

Page 33.—Accusations portées publiquement; presse canadienne; l'intérêt pécuniaire de Mlle. Rye et de Mlle. Macpherson.

Je n'ai jamais eu connaissance d'aucune accusation de ce genre contre Mlle. Macpherson; quant à moi, la chose n'est arrivée qu'une fois, et le coup venait d'une de mes matrones remerciée de ses services.

Page 33.—Remboursement de six piastres pour chaque immigrant.

Inexact.—Six piastres pour chaque adulte; et on compte sur les steamers quelquefois jusqu'à trois enfants pour un adulte.

Page 33.—Mlle. Rye a obtenu des certificats de passage du gouvernement d'Ottawa.

Je n'ai jamais eu aucune communication à ce sujet avec Ottawa, et ce que j'ai payé je l'ai fait directement à des compagnies de steamers.

Page 35.—On ne devrait pas faire émigrer de petites filles de plus de sept ou neuf ans.

S'il en était ainsi, M. Doyle ferait bien de se charger de l'œuvre, car aucune personne sensée ne voudrait prendre sur elle une telle entreprise.

MARIA S. RYE,

Hôtel Russell, Ottawa.

29 mars 1875.

L'hon M. le juge *Dunkin*, C. P., comparait devant le comité:—

Q. Etes-vous au fait et quelle connaissance avez-vous de l'œuvre de Mlle. Macpherson ou de celle de Mlle. Rye.

R. Je ne peux dire que j'aie aucune connaissance personnelle de l'œuvre de Mlle. Rye, et je ne pourrais en parler autrement que d'après ce que j'en ai moi-même entendu dire. Quant à l'œuvre de Mlle. Macpherson, je la connais bien.

C'est en 1870, peu de temps après mon arrivée au poste du ministre de l'Agriculture, que mon attention a, pour la première fois, été attirée sur cette œuvre, par des lettres (officielles et privées) de feu M. Dixon, officier public fidèle et sûr, alors agent du ministère à Londres, dans lesquelles ce monsieur me parlait de l'œuvre au point de vue anglais, dans les termes les plus élogieux. Comme on ne demandait pour l'œuvre aucune faveur particulière, je n'eus aucune raison de me renseigner officiellement sur son compte, mais je m'assurai d'une manière officielle qu'à Belleville où l'œuvre avait alors son seul centre d'action au Canada et dans les environs de cette localité, elle s'était rendue digne d'autant de sympathie et d'encouragement qu'elle avait pu s'en attirer en Angleterre.

Je rencontrai Mlle. Macpherson pour la première fois ici en 1871, et je n'hésitai pas, d'après ce que j'avais déjà appris, de lui recommander de suite l'établissement d'une seconde maison dans la partie du pays à laquelle j'appartiens, les townships de l'Est. Ce fut ainsi en grande partie à ma demande que la maison de Knowlton fut fondée. Celle de Galt fut aussi établie à peu près dans le même temps; ce qui porta à trois le nombre des maisons de refuge de cette dame, lesquelles ont été depuis lors, et sont encore les centres d'opération de l'œuvre en ce pays.

Ayant laissé la vie politique pour devenir juge de la Cour Supérieure, j'ai résidé près de la maison de Knowlton depuis sa fondation. Mlle. Barber, qui eut alors et a encore la direction de l'établissement, est ma sœur. Ma femme et nos autres sœurs sont naturellement en communication avec elle; et presque tout ce qui se passe d'intéressant à la maison de refuge vient à ma connaissance. Mlle. Macpherson est comme de raison fréquemment venue à l'établissement et chez moi; presque tous les co-opérateurs de l'œuvre qui sont depuis venus en Canada, ont aussi visité l'institution et sont devenus des connaissances personnelles pour moi. Je puis dire assurément que l'œuvre, surtout à Knowlton et dans le territoire bas-canadien qui en relève, a occupé dès l'abord toute l'attention qu'il m'était possible d'y donner; et je n'ai fait que me convaincre de plus en plus de son extrême importance. Cette œuvre nous a apporté un grand nombre d'enfants et d'adolescents de tout âge, bien choisis; de ce nombre il est certainement connu que la très-grande majorité a bien réussi, plusieurs même